



Panama

Introduction

L'évaluation CCRI (« Initiative sur la Résilience de la Conservation Communautaire ») au Panama a été effectuée avec deux différents groupes d'autochtones : les Guna et les Embera. L'évaluation, ascendante ou bottom-up, comprenait des ateliers, des conversations informelles et un échange d'expériences et d'opinions.

Avec les Guna, un atelier de deux jours s'est déroulé sur l'île Ustupu de la région autochtone Guna Yala. Les personnes ayant suivi l'atelier venaient de diverses communautés Guna, pour la plupart vivant sur de petites îles éparpillées. Ces participants occupaient au sein de leur communauté des positions différentes ; l'atelier a alors regroupé des 'Saglas' (chefs de communauté), des chefs administratifs, des membres du comité des femmes Guna, et des membres d'une ONG locale.

Les principaux types d'écosystème de la région sont des forêts pluviales tropicales, des mangroves, des biotopes marins côtiers. La région constitue une véritable biodiversité, en accueillant par exemple plus de 150 espèces de mammifères. [1] En première instance, les populations



Femmes Guna confectionnant des molas avec les enfants, CCRI du Panama. Ronnie Hall/CIC

Guna dépendent des forêts continentales et des mangroves proches des îles, qui sont des environnements leur fournissant entre autres, de la nourriture, leur pharmacopée, et les matériaux pour construire leurs maisons. Aussi la mer constitue-t-elle une source importante de protéines animales.

La situation des Guna est assez unique. Le degré d'autogestion et d'autonomie dont ils jouissent est certainement l'un des plus hauts parmi les peuples autochtones d'Amérique Latine. Après la révolution de Tulé, en février 1925, le gouvernement panaméen a accepté d'instituer la région autochtone des Guna Yala. [2] Au sein de cette région, ils sont responsables de la gestion de leurs

propres territoires sur la base de leur législation coutumière et de leurs droits traditionnels. [3] Ils disposent d'un corps politique et de processus de prises de décision bien organisés et structurés. Les décisions politiques sont prises dans des assemblées au sein des communautés, puis les chefs de communautés - les dénommés 'Saglas' - parlent au nom de leur communauté. Il existe aussi un Congrès Général Guna, ayant un rôle de 'gouvernement'.

En ce qui concerne les Embera, une réunion s'est déroulée avec les membres de la communauté Ipetí-Embera, comptant entre autres, les autorités locales telles que le Cacique et le Secrétaire. Cette communauté établie dans la



circonscription de Chepo s'y est installée après avoir été déplacée de la région d'Alto Bayano où s'était implantée une usine hydroélectrique. Cette communauté vit à présent dans les terres dites 'collectives', à l'extérieur de la région autochtone Embera-Wounaan instaurée en 1983.

Les Embera habitent traditionnellement à l'intérieur des terres, habituellement à proximité ou le long de rivières et dans des zones riches en forêts. Des espèces les plus communément cultivées on retrouve chez eux le maïs, la canne à sucre, le riz, le yucca, la banane et l'ananas. Pour les protéines animales, ils chassent et pêchent. Des forêts environnantes, ils puisent les matériaux pour construire leurs maisons traditionnelles nommées 'tambo' et leur pharmacopée. Tel que le Cacique, ou chef de communauté, Jeremia l'expliquait, « *les forêts sont nos pharmacies et notre nourriture* ».

A l'échelle de la communauté, le Cacique représente ses membres, incarne leur voix, et est élu par vote. A côté, il existe deux différents Congrès Généraux, l'un représentant les communautés qui vivent dans la région Embera-Wounaan, l'autre représentant celles vivant dans les terres collectives extérieures à leurs régions autochtones. Comme les Guna, les Embera sont responsables des prises de décision au sein de leur

région autochtone, en particulier pour celles qui concernent leur territoire ; et ils se fondent sur leur législation coutumière et leurs traditions dans ces processus de prise de décision. Les terres collectives n'appartiennent pas légalement aux Embera mais sont considérées comme des 'terres nationales' régulées par la législation nationale.



Peinture Embera d'une mère et son enfant..
Coraina de la Plaza/CIC

Autant pour les Guna que pour les Embera, le rôle de la femme dans la communauté est très important. Elles s'occupent généralement du foyer et de la famille, en étant un pivot central dans la transmission du savoir traditionnel aux enfants. Souvent, elles apportent leur aide pour le transport des produits provenant des forêts. En vendant

des habits traditionnels (tels que des vêtements brodés ou 'Mulas' pour les communautés Guna) et des objets d'artisanat (tels que des paniers ou des statuettes sculptées en bois), de nombreuses femmes contribuent à l'économie familiale et communautaire. Par le passé, leur rôle politique consistait principalement à influencer les votes et les décisions des hommes au

sein du foyer. Cela a cependant changé, et elles sont maintenant bien plus impliquées dans les processus politiques et ceux de prise de décision ; certaines femmes ont même déjà été élues 'Saglas' et Caciques.

En ce qui concerne les droits des autochtones au Panama, le pays dispose d'une large gamme d'instruments politiques et législatifs. Par exemple, la constitution panaméenne contient plusieurs articles (cf. 5, 90 et 124) qui traitent du besoin de respecter et de promouvoir la culture, les traditions, les langues et la participation des populations autochtones dans les processus politiques. [4] Néanmoins, il est important de

remarquer que la législation panaméenne ne couvre, ni intégralement ni explicitement, le besoin de consentement libre et éclairé ; et tandis que la Déclaration des Nations Unies sur les Droits des Peuples Autochtones a été reconnue, le gouvernement n'a pas encore ratifié la Convention 169 des Peuples Indigènes et Tribaux.



Resilience et conservation communautaire a Guna Yala

Comme les Saglas et les autres membres des communautés l'expliquent, « *les êtres humains font partie de la nature et n'en sont pas ses possesseurs* ». Les Guna entretiennent un lien fort avec les écosystèmes et forêts les entourant.

Dans les forêts primaires, les Guna ont défini des zones sacrées ; et leurs zones agricoles, ou 'Nainu', dont le fonctionnement est caractérisé par une rotation culturale, sont habituellement localisées dans les plaines. Cette typologie constitue pour ces deux communautés une des manières clefs de protéger leurs forêts. Il existe différentes sortes de 'Nainu', mais leur signe distinctif et commun est la plantation d'arbres et d'autres espèces végétales ayant une certaine utilité. Dans la culture Guna, planter et récolter des espèces telles que le yucca, le maïs, la canne à sucre, l'ananas et le yam est d'usage commun. Ce système de rotation culturale qui combine des espèces comestibles et médicinales avec des espèces indigènes participe à la conservation de la biodiversité et des sols.

Au cours de l'atelier, tous les participants étaient capables d'exprimer leurs points de vue relatifs aux éléments menaçant autant les habitations et ressources des Guna que la résilience incarnée dans leurs pratiques. Une préoccupation particulière concernant l'érosion des cultures a été formulée, principalement de la part des jeunes générations. Ce processus a été défini comme ayant une action perturbatrice de taille

pour l'application des savoirs traditionnels dans la gestion de l'écosystème, les méthodes de production et les activités de subsistance.

Cette menace est en partie externe, du fait de l'influence occidentale que connaissent les zones environnantes et internes de la région Guna Yala. En plus de ceci, les jeunes personnes qui désirent prolonger leur scolarité sont dans l'obligation de quitter leur communauté. Mais cette menace est aussi interne dans la mesure où les familles insistent de moins en moins sur l'enseignement de la culture Guna aux enfants. Les conséquences critiques de l'érosion des terres s'incarnent dans la perte progressive du savoir relatif aux forêts et à l'agriculture, et dans l'avènement du consumérisme générateur de déchets et de gaspillage.

Par ailleurs, de récentes études ont fait le constat d'une augmentation du niveau de la mer depuis ces dernières années. [5] Pendant les

conversations informelles, les membres de la communauté ont aussi fait la remarque que des changements dans les vents et les pluies ont été observés. En 2015, la saison des pluies – qui aurait dû débuter en mai – n'a pas commencé avant la troisième semaine de juillet. Les membres de la communauté ont déclaré que ce manque de pluie avait ruiné les champs de maïs.

Le témoignage de Mario Palacios, un membre de la communauté Usbud, illustre précisément ces préoccupations : « *Mon père est toujours vivant, il a 97 ans. On a l'habitude de s'asseoir un moment au petit matin pour discuter des changements et de ce qu'il a pu observer depuis sa jeunesse. Il est très préoccupé des changements des vents, de la pluie, des forêts, et du fait que les jeunes gens ne veulent plus travailler la terre. Il est très inquiet de ce que le futur pourrait apporter, et les conséquences néfastes de tous ces changements.* »



Resilience et conservation communautaire en Ipetí-Embera

Les Embera ont aussi un lien très fort avec la nature, principalement avec les rivières et les forêts. Ils font un usage sélectif des ressources naturelles en évitant toute transformation trop importante de l'environnement. Traditionnellement, s'ils abattent des arbres, c'est à des fins alimentaires, médicinales, ou pour construire leurs canoës ; ensuite ils laissent ces zones exploitées pour au moins deux ans afin qu'elles se rétablissent. Ils considèrent que la terre est sacrée dans la mesure où elle leur procure beaucoup de choses ; et ils ont une connaissance de la pertinence d'en prendre soin. Les rivières jouent aussi un rôle vital pour les Embera, ils y naviguent souvent sur leurs canoës, pour le transport de produits et leur commerce, et pour échanger avec les communautés voisines. [6]

Lors de l'évaluation, les membres de la communauté Ipetí-Embera ont identifié le taux élevé de déforestation dans leur région

comme une menace majeure. Ils ont expliqué que cette menace est autant interne qu'externe. Elle est considérée comme interne car certaines familles de la communauté ont déforesté leurs propres terrains pour diverses raisons, par exemple celle de la commercialisation du bois et du bétail. Cela dit, ce fait reste assez faible en comparaison à la totalité des espaces déboisés de la région. Cette menace est aussi externe car dans les terres collectives Ipetí-Embera, les membres de la communauté souffrent de difficultés avec les 'colonos' (colons). Dans ce contexte, les 'colonos' qualifient des personnes étrangères, occupant illégalement des parcelles de terre en tant que paysans. Ils défrichent ces terrains, et revendent le bois si possible. Une fois que la parcelle a été déblayée, ils l'utilisent pour y mettre leurs bétails ou bien la vendent à des propriétaires ; et ce procédé est reproduit intégralement sur un nouveau terrain.

Ils déclarent que cette déforestation a généré la disparition de certaines espèces indigènes qu'ils employaient traditionnellement pour construire leurs maisons ou pour leur pharmacopée. Ils ont expliqué comment ils sont aujourd'hui obligés de se déplacer sur de plus longues distances pour obtenir ces espèces ; espèces qui, il y a peu, étaient accessibles à proximité. Ils ont aussi manifesté une préoccupation quant aux ressources d'eau disponibles et aux changements dans les cycles pluviaux. Par exemple, durant l'année en cours, le niveau de la rivière n'avait pas monté autant qu'à l'accoutumée du fait d'une pluviométrie plus faible. Les Embera ont déclaré qu'avant, les nuages étaient comme 'capturés' par les forêts et qu'il pleuvait alors ; mais qu'à présent ils voyaient souvent ces nuages de pluie seulement passer au dessus de leur région.

Conclusions préliminaires et recommandations : Guna

Il est vital pour les Guna que leurs forêts continentales soient préservées, pour leur propre survie, pour leur culture, mais aussi pour celles des générations futures. Afin de surmonter l'affaiblissement de l'identité Guna, de leur culture et de leurs pratiques, plusieurs propositions ont été soumises ; et il a finalement été convenu que les actions devraient être très pragmatiques. Ils ont décidé de se concentrer sur l'instauration d'une parcelle d'essai. L'idée est de la localiser non loin de la côte, c'est-à-dire là où les espèces communément utilisées pour

l'alimentation ou la pharmacopée peuvent être trouvées et/ou plantées. Aussi est-il question d'enseigner aux enfants à identifier ces espèces et comprendre leurs importances. Dans la même optique, les enfants pourraient apprendre des connaissances sur les systèmes de gestion traditionnels et passer du temps dans les forêts pour renforcer leur lien avec la nature.

L'incidence biologique de cette initiative est évidente. Une fois que les enfants auront acquis des connaissances sur les forêts, leur équilibre et sur la façon dont les

Guna sont dépendants et liés à la nature, sera suscitée en eux l'inclination à préserver et utiliser durablement les ressources ; comme leurs ancêtres le faisaient. Ceci pourra aussi aider à réduire leurs penchants consuméristes et avoir une influence positive sur la biodiversité d'une manière générale. Les membres de la communauté se sont engagés à garantir la continuité et le succès de cette initiative. Jusqu'ici, ils ont apprécié ce soutien, ont accueilli cette assistance en identifiant des donateurs et ont proposé des visites ultérieures pour que leurs progrès soient constatés.



Conclusions préliminaires et recommandations : Ipetí-Embera

Les membres de la communauté Ipetí-Embera ont une conscience affinée de l'importance de renverser les taux de déforestation pour améliorer la santé des forêts et de la biodiversité, de la valeur des cycles pluviaux, et enfin de la pertinence de garder en vie leur identité et leurs traditions.

La principale solution qu'ils ont proposé est très pragmatique et directe : continuer de développer les projets de reforestation par le biais d'espèces indigènes, traditionnelles, mais aussi par l'implantation d'autres nouvelles espèces. Certains membres de la communauté ont déjà commencé de telles démarches, par leur propre initiative mais aussi en collaboration avec des organisations telles que le 'Smithsonian Research Institute'. Les membres de la communauté ont déclaré que le succès de cette entreprise dépendrait sur ces initiatives associées : conduire des ateliers et développer leurs capacités afin d'impliquer et de motiver toute la communauté. Il a aussi été remarqué que ces processus aient toujours lieu en collaboration avec la communauté, dans le respect de leurs procédés traditionnels de prise de décision, et dans le respect de leurs points de vue. Ils ont aussi recommandé que la communication avec le GFC soit fluide et que le travail avec la communauté soit constant.

Afin de surmonter la menace soulevée par la déforestation émanant des 'colonos', ils ont aussi

proposé d'aller vers eux et de les impliquer dans les ateliers et dans les activités de développement des capacités. Le but est de leur montrer les bénéfices d'une forêt en bonne santé par contraste aux risques de défricher et d'abandonner les terres. Cependant, cette initiative risque d'être un peu plus délicate dans la mesure où elle nécessitera des négociations sur les droits territoriaux, et aussi sachant que les 'colonos' ont une vision de la nature et un lien avec elle différent des membres de la communauté.

Les incidences biologiques et culturelles de la reforestation par le biais d'espèces indigènes sont assez nettes. A travers cette initiative, la restauration touchera non seulement les forêts mais aussi la biodiversité qui leur est associée, les espèces indissociables de la culture Embera ; et plus d'une manière plus générale, cela contribuera au bon fonctionnement des cycles pluviaux, à la diminution de l'érosion des sols et à reboiser de plus en plus de zones de cette région.



Panneau solaire fournissant l'énergie de l'île, Guna Yala, Panama. Ronnie Hall/CIC



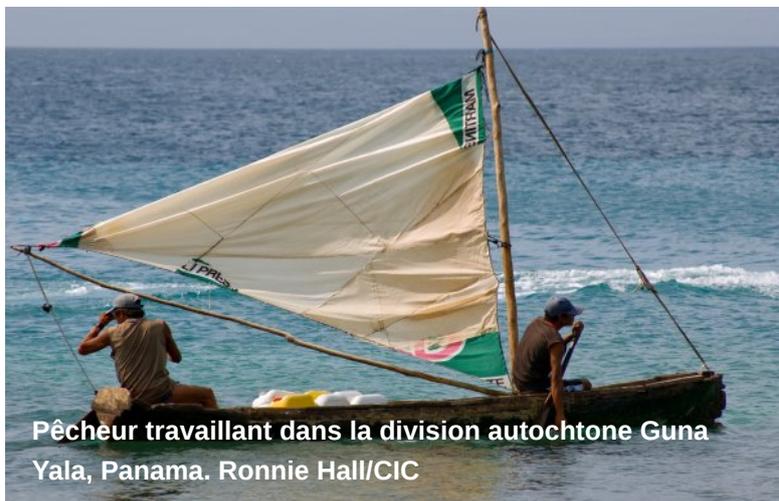
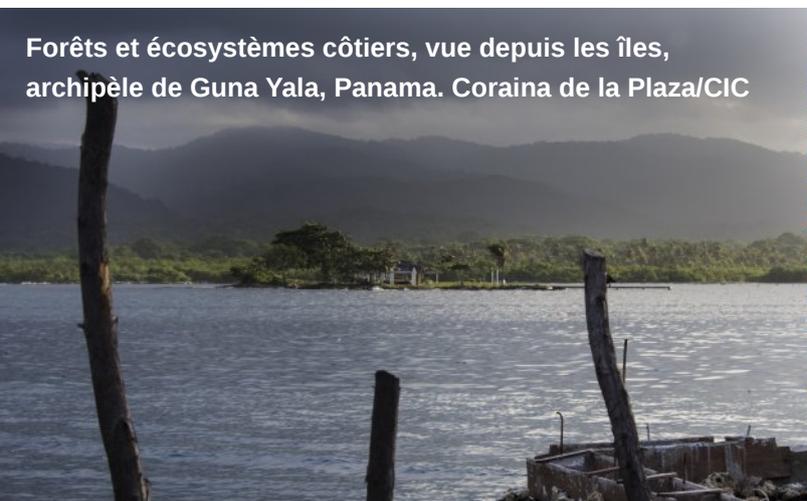
Témoignage

Hermecia Kantule a expliqué que lorsqu'elle était jeune, les femmes devaient se lever tôt et commencer à tricoter leurs Molas (habits traditionnels des femmes [7]). Ensuite, elles devaient préparer le petit déjeuner et prendre soin de la maison. Parfois, elles devaient aider les hommes à ramener les produits de la forêt. Les femmes sont primordiales dans la transmission du savoir traditionnel dans la mesure où ce sont elles qui passent le plus de temps avec les enfants. Leurs mères leur ont appris à identifier les différentes espèces utiles, mais les enfants d'aujourd'hui n'apprennent plus ces choses. Hermecia Kantule a soutenu l'idée de la création d'un espace où les enfants puissent apprendre et redonner vie aux savoirs traditionnels et à la culture Guna.



Coraina de la Plaza/CIC

Forêts et écosystèmes côtiers, vue depuis les îles, archipel de Guna Yala, Panama. Coraina de la Plaza/CIC



Pêcheur travaillant dans la division autochtone Guna Yala, Panama. Ronnie Hall/CIC

Références

- [1] Chaplin M, 2000. Defending Kuna Yala: PEMASKY, the Study Project for the Management of the Wildlands of Kuna Yala, Panama, Mac Chaplin, http://pdf.usaid.gov/pdf_docs/PNACM974.pdf.
- [2] Congrès Général de la Culture Kuna, Ley Fundamental y Estatuto de Kuna Yala Relacionados al Congreso General de la Cultura Kuna, accessed 4.8.2015, http://onmaked.nativeweb.org/ley_fundamental_y_estatuto_de_ku.htm.
- [3] Marks D, 2014. The Kuna Mola: Dress, Politics and Cultural Survival, Maney Online Vol 40, Issue 1 (May 2015), pp17-30, accessed 28.6.2015, <http://www.maneyonline.com/doi/abs/10.1179/0361211214Z.00000000021>.
- [4] Constitution Politique de la République de Panama. Journal Officiel No. 25176, 15 novembre 2004 [En ligne] Accessible depuis <http://www.ilo.org/dyn/travail/docs/2083/CONSTITUTION.pdf> [Accessed on 27th October 2015]
- [5] <http://www.lapress.org/articles.asp?art=6295>
- [6] http://www.unesco.org/uy/ci/fileadmin/phi/aguaycultura/Panama/EMBERA_-_WOUNA_AN_-_INFORMACION_PRINCIPAL.pdf
- [7] Marks D, 2014. The Kuna Mola: Dress, Politics and Cultural Survival, Maney Online Vol 40, Issue 1 (May 2015), pp17-30, accessed 28.6.2015, <http://www.maneyonline.com/doi/abs/10.1179/0361211214Z.00000000021>.

